

LE

## MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

## Renseignements divers, description des Toilettes.

Les variations de la température font que l'on commence à se préoccuper sérieusement des modes d'automne. On ne voit point encore paraître les nouveaux modèles parce que l'été se prolonge, mais nous avons quelques données certaines sur ce qui se fera, et je vais vous communiquer les renseignements que j'ai recueillis dans quelques-uns de nos premiers magasins.

Voyons d'abord les riches étoffes de la maison *Gagelin*.

Voici de magnifiques taffetas fond uni avec volants, de bandes en velours. Puis viennent de superbes moires antiques, soit unies, soit mélangées de rayures, guirlandes ou fleurs détachées; des taffetas brochés de deux nuances; des robes à *pentés*, de l'effet le plus élégant; des taffetas à rayures transversales. Ce genre sera encore très en vogue pour les étoffes de soie comme pour celles en laine.

Les demi-toilettes se composeront de tissus mélangés, laine et soie et tout laine, à dessins de fantaisie ou fond rayé. Nous citerons les droguets, velours épinglés, popelines d'hiver, veloutines, velours d'Afrique, reps pointillés, satins Malakoff, etc.

Pour robes d'automne, les popelines et les taffetas à damiers noirs et blancs, les taffetas noirs se porteront surtout beaucoup.

Toutes les étoffes nouvelles n'ont point fait leur entrée dans le monde. C'est le mois prochain seulement, que l'on commencera à les mettre officiellement en évidence.

Je sais qu'une foule de merveilles sont renfermées dans la maison *Gagelin-Opigez*, aussi bien en étoffes qu'en confections. J'ai voulu les voir, mais le sanctuaire était impénétrable. Le ciel est trop beau, m'a-t-on dit, pour exhiber les modes d'hiver. Or, tout cela verra le jour quand les teintes grisâtres de l'automne apparaîtront à l'horizon. D'ici là, je ne vous donne qu'un aperçu général, bientôt vous aurez la liste exacte des innovations.

En ce qui concerne les confections, disposez-vous à prendre le burnous, c'est décidément le vêtement adopté. On en voit déjà de charmants dans les étalages des magasins, en drap gris, noire antique et peluche frisée. Aux uns, il y a des houpettes en soie grise; aux autres, elles sont en laine-cachemire blanche. Ce modèle est fort élégant, confortable et chaud: il réussira complètement. Nous aurons aussi, certainement, quelques fantaisies particulières, car il faut changer, et les grandes toilettes demandent quelquefois des coupes légères qui dégagent la taille. On peut s'en rapporter à la maison *Gagelin*, les innovations ne l'embarassent pas, et l'on y trouve toujours une variété telle, que le choix reste forcément indéfini au milieu des mille séductions dont elle nous entoure.

On affirme que les satins unis vont revenir à la mode. Je n'en serais point surprise, cette étoffe faisait de fort jolies robes.

Puisque je viens de citer la maison *Gagelin*, je veux vous décrire un nouveau modèle de robe que j'y ai vu hier. L'étoffe est un riche taffetas broché, groseille et noir.

Jupe très ample, faisant la traîne. A 10 centimètres de hauteur environ du bas, trois rangées d'effilé groseille et noir superposées, figurant double jupe.

Corsage montant plat. Une rangée de boutons assortis tout du long.

Basques taillées ainsi:

Devant le corsage, en fuyant, comme certaines vestes de chasse, par conséquent à cet endroit presque nulles. Mais, en tournant vers les hanches, elles grandissent et se trouvent fort longues derrière, où elles forment même un peu la queue.

Effilé autour des basques.

Manches coupées en droit fil, larges, plissées du haut et du bas.

Les plis du haut sont retenus à 45 centimètres de l'épaule, là se trouve une espèce de petit jockey figuré par une jarretière en velours qui surmonte un effilé.

Poignets en velours noir hauts de 13 centimètres.

On fera, dit-on, beaucoup de manches fermées de ce modèle.

Les corsages seront montants, cela se conçoit.

Pour toilettes du soir, ils resteront décolletés.

On garde les doubles jupes, les *quilles*, les volants, et quelques robes se garnissent de nouveau en tablier. C'est un genre toujours distingué.

Sans faire de double jupe, on peut mettre sur une robe, à hauteur de 40 centimètres au bas, un ruban plissé à la vieille, une ruche, ou un bouillonné à double tête, si la robe est en étoffe légère.

Ce dernier genre s'emploie beaucoup aussi pour les doubles jupes diaphanes, alors il y aura un bouillonné à chaque jupe.

Le genre bretelles reste de mode ainsi que les berthes, soit rondes devant et derrière, soit rondes derrière et descendant en pointe devant. Pour moi je préférerais celles-ci.

La passementerie jouera encore un grand rôle dans tous les ornements de robes, et le magasin de la *Ville de Lyon* a créé pour cet usage des choses charmantes.

MM. *Ranson et Yves*, successeurs de M. *Audoyer*, soutiennent brillamment la renommée de cette importante maison.

Les mantelets de dentelle noire se portent plus que jamais, et ils se mettront encore cet hiver en toilette de soirée.

Nous rappelons, dans ce genre d'article, les chefs-d'œuvre qu'on admire dans le beau magasin du *Persan*. Cette maison jouit aujourd'hui d'une aussi grande renommée pour ses dentelles que pour ses somptueux cachemires. On ne saurait trouver nulle part plus de splendeur dans les dessins des unes comme des autres, plus de perfection dans le travail. Les dentelles et les cachemires du *Persan* figurent dans toutes les riches corbeilles de mariage, et sont expédiés dans la plupart des pays étrangers.

Les manches fermées ne nuiront pas à la lingerie, et nous aurons toujours les jolis modèles de la maison *Colas*, car les manches ouvertes resteront adoptées pour soirée.

A propos de la maison *Colas*, je vous recommande de ravissants négligés que j'y ai vus; des mantelets d'une exquise élégance, des petits bonnets qui rendent jolie à ravir, puis une foule de fichus de fantaisie, de canezous, de manches, devant lesquels on reste vraiment en admiration.

Madame *Tilman*, dont les coiffures viennent d'avoir tant de succès aux villes de bains, s'occupe des nouveautés de la saison prochaine, et fait en ce moment aussi de ravissantes garnitures pour les chapeaux d'automne. Le magasin de madame *Tilman* est un des temples favoris de Flore

(style mythologique), et c'est là que se reproduisent, avec un art particulier, les contours et l'éclat enchanteur des fleurs du bon Dieu.

Je ne puis vous dire encore si la forme des chapeaux subira de grands changements, nous attendons l'apparition des modèles de madame *Alexandrine*. N'est-ce pas elle qui fait loi? Madame *Alexandrine* est reine du bon goût. Elle soumet la mode à ses caprices, et lui fait faire à peu près ce qu'elle veut. Il faut pour cela une influence bien grande, n'est-il pas vrai? C'est que la mode sait bien que madame *Alexandrine* tient le cachet de la grâce, et que toutes ses créations en portent l'empreinte; donc elle s'abandonne à ses ingénieuses fantaisies, certaine qu'elles seront dignes d'être sanctionnées par elle-même.

Voici les chapeaux d'automne :

Quelques-uns en crêpe foncé.

D'autres en taffetas.

Il y en a mélangés de velours.

Comme ornements, des fleurs, des plumes, des dentelles, de la blonde.

Dans l'intérieur, branches de fleurs, coques en velours ou demi-guirlande sur le front.

Quelques chapeaux de tulle noir brodé de jais.

Cela sied divinement et est toujours joli.

Je dois citer encore, parmi les merveilles de madame *Alexandrine*, plusieurs coiffures qui n'ont certes pas leurs pareilles. L'une est une espèce de chaperon formé de petites marguerites groseille, et d'où s'échappent derrière deux barbes en dentelle noire.

La seconde est composée d'une natte de velours bleu de Prusse, enlacée de blonde blanche. Derrière il y a un gros nœud de velours à longs pans, de chaque côté retombent des boules de neige roses et blanches.

Une troisième coiffure est en fleurs de paille et velours noir.

La quatrième est une coiffure italienne avec de longues barbes en dentelle, des grelots et du velours ponceau.

Tout cela sied dans la perfection, et est d'une grâce inexprimable.

La fois prochaine j'aurai certainement vu quelques nouveautés, et je vous les signalerai fidèlement.

Tout le monde voyageur est loin de Paris, on prend l'habitude de n'y revenir que fort tard, et la empêche les magasins de mettre en évidence les choses destinées à la saison prochaine. Du reste, il n'y a pas grand mal, puisque le beau temps nous permet encore les toilettes légères.

Vous pouvez sans crainte, mesdames, vous faire faire de longues basquines en drap, moire antique ou velours, : on a décidé qu'elles resteraient en faveur.

Le règne des cachemires carrés commence, on en verra beaucoup jusqu'au moment où le froid fera prendre le cachemire long, qui sera éternellement d'une suprême élégance.

Jevous dirai bientôt aussi ce que l'on fera des fourrures.

On parle d'en garnir les burnous, il n'y a rien de positif.

Les parfums sont une nécessité pour toute femme distinguée et élégante. Je vous recommande, pour ce genre d'article, la maison de M *Legrand*, parfumeur breveté de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, et de plusieurs Cours étrangères. Ce magasin, dont la renommée est très étendue, renferme tout ce que l'on peut désirer en objets de parfumerie concernant la toilette, et leur qualité est depuis longtemps reconnue supérieure. Rien de plus suave, de plus exquis, que les odeurs triples pour mouchoir. Je citerai encore la *muélosine* au quinquina, qui arrête la chute des cheveux; la *crème de limaçons* pour le teint; le *lait virginal*; l'*eau de Ninon*; l'*eau des Alpes*, qui peut remplacer l'eau de Cologne. Enfin, ne pouvant tout désigner, je m'arrête à la *pâte d'amandes au miel*, à laquelle tant de belles

dames doivent la douceur et la blancheur de leurs mains. M. *Legrand* possède bien d'autres produits excellents, qui sont même recommandés par les médecins les plus distingués, adressez-vous directement à lui, et vous aurez aussitôt ce qui se fait de meilleur pour la conservation de la beauté.

Madame Juliette LORMEAU.

## GRAVURE DE MODES N° 507.

TOILETTES DE VILLE. — Chapeau en crêpe blanc, avec passe et bavolet bordés de taffetas de couleur. Dessous en blonde ruchée. De chaque côté, sur la passe, il y a un bouquet de plumes, dont une revient sous un côté. Ruban écossais.

Robe en taffetas, ornée de velours.

Corsage plat. Taille ronde, longue. Ceinture en velours, avec un nœud et deux longs bouts devant (le velours large de 15 centimètres).

Manche à bouffe, composée d'un plissé en long à l'épaule, d'un plissé en bas, le milieu formant le bouffant, et garnie d'un volant plus long derrière que devant.

Cette manche se taille en *droit fil*, très large et plus longue que le bras. On ramasse toute l'ampleur en plis plats en haut et en bas; puis pour qu'elle ne descende pas sans grâce, on met à l'intérieur trois ganses de la longueur qu'on veut laisser à la manche; ces ganses sont tendues à la longueur du bras; de la sorte le bouffant prend de la grâce en maintenant son ampleur, et la manche ne descend pas plus longue que ne le permettent les ganses qui en fixent la longueur.

Le volant est garni de trois velours 0 de 1 centimètre tout au plus.

Le corsage est orné de trois rangs de petits nœuds pompons en velours; derrière il n'y a que les deux rangs des côtés qui redescendent en V.

Il y a aussi des petits nœuds au bas des plis de la manche.

Jupe double; celle de dessus ne découvre que 16 centimètres de l'autre; chacune des deux est ourlée.

— Chapeau en velours épinglé, forme *Paméla*, orné de deux longues plumes qui viennent légèrement accompagner le bas et s'enroulent derrière le chapeau. Dessous garni de grenades et de blonde, avec un flot de velours noir entre la passe de la mentonnière et celle du chapeau.

Châle parisien en gros d'Irlande (soie gros grain), taillé en pointe et terminé par une bande de velours qui borde le châle. Cette partie de velours a 35 centimètres de hauteur, mais elle se réduit à 25 à la saignée.

Ce châle est garni d'une frange en cordonnet, avec brins en chenille.

Robe en taffetas, avec trois volants à la jupe, garnis chacun d'une frange en cordonnet et chenille, avec crête en tête, posée à la couture de l'ourlet et descendant au raz du bord du volant.

## MAISONS CITÉES.

**Gagelin**, rue Richelieu, 83. Hautes nouveautés, Confections, Trousseaux.

**Maisons et Yves** (A LA VILLE DE LYON), rue de la Chaussée-d'Antin, 6. Merceries et Rubans.

**Le Persan**, rue Richelieu, 78. Cachemires et Dentelles.

**Alexandrine**, rue d'Antin, 44. Modes et Parures.

**Legrand**, rue Saint-Honoré, 349. Parfumerie, fournisseur de Sa Majesté l'Empereur.

## LES DENTS

## DE JACQUES D'ARMAGNAC.

NOUVELLE HISTORIQUE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Quand on y songe bien, on doit reconnaître une preuve de la bonté de Dieu dans cette singulière facilité avec laquelle l'homme parvient à se soumettre, lentement il est vrai, mais cependant graduellement, à toutes choses, même à celles qu'il regardait dans le principe comme les plus insupportables. Il en fut de même des deux jeunes captifs, surtout de Jacques qui ne cessait de faire des expériences pour rendre au moins sa prison aussi peu intolérable que possible, et qui s'empessait de communiquer à son frère tout ce qu'il s'ingéniait à inventer pour se tenir dans sa cage aussi commodément que la forme de l'étrange machine le permettait. Après avoir réfléchi au moyen de se procurer un appui solide, où il pût poser, au moins alternativement, chacun de ses pieds, il pensa qu'en ôtant son justaucorps et en le repliant sur lui-même, il obtiendrait aisément ce point d'appui si ardemment désiré. Cette idée mise en pratique, Jacques s'applaudit de l'heureux résultat qu'il venait d'obtenir. Mais il ne se borna pas à ce premier essai. Il multiplia ses études sur les applications diverses que son idée première était susceptible de recevoir. Ayant une fois transformé son justaucorps en point d'appui, il en vint à le changer successivement en un coussin commode qui lui permettait de se reposer quelques instants de la fatigue causée par la pression de son corps sur les durs barreaux de fer, ou même en un excellent oreiller sur lequel il lui fut possible de poser par intervalles sa tête endolorie. De cette manière les deux enfants, avec cet ingénieux instinct que la nécessité développe si puissamment dans toutes les circonstances difficiles de la vie, remédièrent, à un certain degré, à ce que leur position avait de plus douloureux. Ils purent, dès lors, aussi, se résigner un peu mieux à leur sort. Si bien que leur gardien, vaincu peu à peu par la douceur avec laquelle ils lui parlaient chaque fois qu'il venait les visiter, ne put se défendre lui-même d'une grande pitié en voyant avec quelle soumission ils paraissaient accepter leur infortune. Par degrés il devint plus affectueux et plus communicatif. Il prolongeait volontiers de quelques minutes le temps qu'il employait chaque jour à nettoyer leurs cages. Parfois il leur apportait en secret quelque fruit ou quelque autre friandise. Il leur donna même à chacun un morceau de vieille couverture de laine, pour s'en servir en guise d'oreillers, mais en leur recommandant expressément de la cacher avec le plus grand soin sous leurs vêtements, aussitôt qu'ils entendraient le moindre bruit au dehors.

Plusieurs jours s'étaient passés de la sorte, et les jeunes prisonniers semblaient oubliés du monde entier.

Cependant Louis XI ne cessait de se préoccuper d'eux. Il n'avait plus rien à craindre de leur père qui était mort, et il n'y pensait plus. Eux, au contraire, il les voyait sans relâche passer et repasser dans son esprit comme des fantômes menaçants. Plus d'une

fois, depuis le jour sanglant du 4 août, on l'avait vu se passer une main sur le front comme pour chasser une idée pénible; on l'avait même entendu à plusieurs reprises murmurer tout bas :

— Ah! ces enfants! ces enfants!

Évidemment le roi méditait quelque chose de mauvais.

— Maître Coittier, dit-il un matin à son mire, connais-tu quelque arracheur de dents que tu puisses me recommander?

— Auriez-vous mal aux dents, sire? demanda le médecin tout étonné.

— Oh! non, répliqua Louis en grimaçant un sourire. Mais, Pâques-Dieu! je possède une couple de jeunes lions que je voudrais empêcher de mordre. Au coin de la rue du Feurre, j'ai remarqué l'autre jour l'enseigne d'un maître dentiste. Si je ne me trompe, l'homme s'appelle Lazare. C'est un confrère, et tu dois le connaître.

— Je le connais assez pour affirmer qu'il est le plus misérable massacre qui soit au monde; je plaindrais de tout mon cœur le chien qui lui tomberait entre les mains, répondit Coittier d'un ton qui ne pouvait laisser le moindre doute sur sa conviction.

— En ce cas, reprit le roi, on doit donner à cet homme l'occasion de se perfectionner dans son art. Donc tu iras le trouver en mon nom pour lui ordonner de se rendre aujourd'hui, avant midi sonné, auprès du commandant de la Bastille, de qui il apprendra ce qu'il aura à faire.

Ces paroles dites, Louis congédia son mire favori.

Le même jour, à une heure inaccoutumée, la porte de la chambre où les deux jeunes princes étaient enfermés, s'ouvrit brusquement. Au premier bruit qu'avaient fait les verrous en grinçant dans leurs anneaux de fer, les prisonniers s'étaient hâtés de cacher aussi bien qu'ils purent les morceaux de couverture de laine qu'ils tenaient de la générosité de leur gardien. Puis, sans bien se rendre compte de ce qu'ils devaient craindre ou espérer de la visite si peu attendue que ce bruit insolite leur annonçait, ils avaient fixé leurs yeux du côté de la porte.

Ils virent entrer d'abord leur gardien. A sa suite marchait un homme dont la figure leur était inconnue et qui était d'une taille et d'une corpulence peu ordinaires. Après avoir fait quelques pas dans la chambre, l'étranger leur parut tressaillir à la vue des cages étranges où ils étaient enfermés. Ce mouvement d'effroi ne put échapper au regard scrutateur du gardien, qui cependant eut l'air de n'y pas faire attention, et qui ordonna à Jacques de sortir de sa nasse de fer. L'enfant étant sorti, l'étranger, qui jusqu'à ce moment n'avait pas eu la force de proférer un seul mot, lui dit :

— Mon enfant, montre-moi donc tes dents.

Aussitôt Jacques ouvrit la bouche, et l'homme y vit briller deux rangées de dents aussi blanches que les perles les plus fines.

— Maintenant assieds-toi là sur cet escabeau, reprit l'inconnu qui n'était autre que Lazare, et sois assez gentil pour ne pas bouger.

— Mais que voulez-vous donc faire? exclama l'enfant en regardant avec une vive anxiété le géant qui tirait d'une trousse de cuir, attachée à sa ceinture, une pince d'acier d'une forme tout à fait particulière.

dames doivent la douceur et la douceur  
M. Legendre possible dans l'acte  
sont même recommandés par les  
gués, adresses-vous donc à  
aussitôt ce qui se fit de même  
la beauté.

Madame

Madame

GRATIE DE MIEUX

Toujours en vint. — C'est un  
et barillet de bois de laiton de  
roulé. De chaque côté, sur la  
plumes, dont une seule est en  
Borde en lattes, avec de  
Couture plus. Taille même, avec  
un nez et deux yeux dans  
15 centimètres.

Marche à haute, comme  
d'un pied en bas, le même  
vient plus long derrière que  
C'est une marche de laiton  
que le bras. On remonte  
en bas; puis pour qu'elle  
l'élévation trois quarts de la  
marche; ces deux sont  
sorte le bras et le pied de  
la marche se devant sur  
passer qui en fait la  
La vaine est par là  
plus.

Le couvrage est  
velours; derrière il a  
coudes en V.

Il y a une des  
laine double; elle  
de l'autre; chacune des  
deux et six.

— Chaque en  
longues plumes qui  
s'ouvrent derrière  
blonde, avec un  
mière et celle du  
chapeau.

Chaque partie  
peut être terminée  
C'est une partie de  
restant à 25 à la  
vague.

La taille est  
chambre.

Borde en lattes,  
d'une coupe en  
à la ceinture de l'autre

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

Madame

— Rien du tout, rien du tout, si ce n'est t'arracher une de ces jolies petites dents que voilà, répliqua Lazare.

— Mais aucune d'elles ne me fait souffrir, objecta le prisonnier.

— Ma foi, je te crois sur parole, repartit l'homme. Néanmoins il faut que tu me donnes une dent, car... telle est la volonté du roi.

— Du roi ? s'écria Jacques en pâissant. Du roi, dites-vous ?

— Du roi lui-même, fit Lazare en appuyant ces paroles d'un signe de tête affirmatif. Allons, assieds-toi : la chose serait déjà faite sans tout ce bavardage.

Sans plus ajouter un mot, Jacques s'assit sur l'escabeau que Lazare lui avait indiqué. Celui-ci lui prit aussitôt la tête, qu'il fixa, comme dans un étau entre ses deux genoux, dit à l'enfant d'ouvrir la bouche et commença l'opération. Si jamais Coittier avait dit la vérité, ce fut au moment où il désigna sous la qualification de massacre le dentiste du coin de la rue du Feurre. La sueur ruisselait à grosses gouttes le long du visage du jeune patient, qui poussait des gémissements de douleur et murmurait en syllabes à demi articulées :

— Finissez donc ! finissez donc !

Cependant le plus jeune des deux frères, le visage appuyé contre les barreaux de sa cage suivait avec une anxiété mortelle la terrible opération, et mêlait ses cris aux cris de douleur de son aîné.

— Enfin la voici ! exclama tout à coup Lazare en élevant à la hauteur de ses yeux la petite dent et en la contemplant d'un air de triomphe. Maintenant, mon enfant, ajouta-t-il, en lui faisant remettre par le gardien un verre à moitié rempli d'une liqueur légèrement jaunâtre, une gorgée d'eau et de vinaigre avec laquelle tu te rinceras la bouche, et il n'y paraîtra plus, lorsque j'aurai fini d'opérer ton frère...

— Mon frère ? s'écria Jacques saisi de terreur.

— Mais, sans doute, repartit l'homme de la rue du Feurre.

— Et lui aussi, vous voulez ?...

— Lui arracher une dent, répondit Lazare ; car... telle est la volonté du roi.

Pendant que l'opérateur produisait cet argument péremptoire, le gardien s'était mis en devoir d'ouvrir la cage de François.

Immobile comme une statue, mais les yeux ruisselants de larmes et oubliant sa propre douleur, Jacques regardait avec une angoisse inexprimable son pauvre frère, qui, tremblant de tout son corps et plus mort que vif, sortait de sa gaine de fer et se laissait tomber plutôt qu'il ne s'asseyait sur l'escabeau. Plus jeune et d'une constitution plus délicate, François subit avec moins de courage et de fermeté l'horrible torture, et il faillit s'évanouir entre les mains de Lazare.

Sa double opération terminée, l'homme remit la pince dans sa trousse, enveloppa soigneusement dans un morceau de papier les deux dents et s'en alla avec le gardien, après que celui-ci, sans avoir dit un mot, mais le cœur navré, eut enfermé les deux prisonniers dans leurs cages.

Le lendemain l'arracheur de dents, conduit par le geôlier, revint à la même heure, et les deux enfants se mirent à trembler d'épouvante en apprenant que cette nouvelle visite n'avait pas pour objet une enquête

sur l'état de leur santé, mais une répétition de l'opération de la veille.

Ils eurent beau supplier, ils eurent beau demander grâce. A leurs larmes, à leurs prières, à leurs supplications, l'homme de la rue du Feurre n'opposait que ces mots implacables :

— Telle est la volonté du roi.

L'opération recommença donc.

Quand elle fut finie, Lazare dit avec une sorte de satisfaction à ses deux malheureuses victimes :

— N'est-ce pas qu'aujourd'hui cela a marché plus vite qu'hier ? Ma foi, il faut du temps pour se faire la main. Aussi, je vous le promets, chaque jour cela ira plus lestement.

— Chaque jour ? demanda Jacques en pâissant d'effroi. Combien de temps continuerez-vous donc à nous torturer de la sorte ?

— Aussi longtemps qu'il vous restera une dent dans la bouche, répliqua Lazare. Car, ne l'oubliez pas, telle est la volonté du roi.

Les deux frères faillirent tomber à la renverse en apprenant cette effroyable sentence. Dès ce moment ils furent comme deux condamnés qui savent d'avance le jour et le moment où ils doivent cesser de vivre et qui voient fuir avec une effrayante rapidité les heures qu'il leur reste encore à passer parmi les vivants. Autant elles leur paraissaient longues et interminables pendant qu'ils étaient enfermés seuls dans leurs cages, autant ils les trouvaient courtes et rapides quand ils entendaient revenir le redoutable Lazare. Dès que l'aube recommençait à poindre, ils se prenaient à trembler, et un frisson leur parcourait tous les membres aussitôt que le grincement des verrous de la porte leur annonçait la visite de leur bourreau.

— Explique qui voudra, mais il est une chose que je ne comprends pas, dit un jour la femme de Lazare à quelques-unes de ses voisines et amies ; c'est la rage qu'a mon homme d'arracher des dents. Si je le laissais faire, il serait capable de m'arracher les miennes. Depuis le matin quand il se lève, jusqu'au soir quand il se couche, il a la pince à la main. Il appelle les passants, et les opère pour rien. Ne peut-il attraper bourgeois ni paysan, il se rejette sur les chiens et les chats. Vraiment c'est incroyable.

— Hé ! compagnon, dit un autre jour maître Escabeau à son ami Lazare en le rencontrant dans la rue, est-il vrai que vous allez chaque matin arracher une dent aux deux fils du duc de Nemours qui sont détenus à la Bastille ?

— Certainement, repartit Lazare. Telle est la volonté du roi.

— Et vous avez le courage de vous prêter à une chose semblable ? reprit le pâtissier dont le visage revêtit une expression de colère qu'il ne se donna pas même la peine de déguiser.

— Que voulez-vous ? reprit Lazare. Si ce n'était pas moi, ce serait un autre, et celui-là ferait souffrir bien davantage ces pauvres enfants, à qui, Dieu m'en est témoin, j'aimerais mieux mettre dix dents que de leur en arracher une seule, si ce n'était la volonté formelle du roi.

Sur quoi Escabeau continua son chemin en hochant la tête et en grommelant tout bas :

— Ah ! si le roi venait encore un jour visiter ma boutique et s'asseoir dans le retrait des friands, j'au-

rais bien le courage de lui dire un petit mot en faveur des pauvres princes. Car, enfin, pourquoi faire retomber sur eux la faute de leur père, qui l'a suffisamment expiée, je pense ?

Dans ces entrefaites Hugo n'avait cessé de rôder aux environs du Louvre dans l'espoir de rencontrer son oncle Coittier au moment où celui-ci se rendrait auprès du roi ou qu'il sortirait du palais. Après bien des pas inutiles, il réussit un matin à voir le mire royal.

— Mon oncle, lui dit-il d'une voix brève et chaleureuse, rendez-moi, je vous prie, rendez-moi bien vite les lettres patentes du roi que vous avez en garde. Je veux aller supplier Sa Majesté de ne pas laisser plus longtemps les deux petits princes dans leurs cages de fer, mais de leur permettre de retourner avec leur sœur auprès de ma mère. Mon Dieu ! si j'avais appris plus tôt comment on les torture, je serais depuis longtemps déjà venu vous réclamer ces lettres.

— Ton intention est excellente, repartit Coittier, et elle fait l'éloge de ton bon cœur ; mais l'exécuter, c'est autre chose. Crois-moi, mon enfant, la France tout entière se mettrait aux pieds du roi, qu'elle ne réussirait pas à le fléchir au sujet des fils du duc de Nemours. Nous pouvons déjà remercier le ciel de voir le roi laisser en paix le petit Riche, dont il ignore probablement l'existence. Crois-en ce que je te dis, épargne une peine inutile.

— Vous ne pouvez donc rien pour ces malheureux enfants ? reprit Hugo en fixant sur son oncle un regard suppliant.

— Rien, mon garçon, rien du tout, répliqua le mire. Qui peut espérer de fléchir la colère d'un lion irrité ? Retourne donc chez toi et abandonne les Armagnac à la miséricorde divine.

Le cœur navré par ces paroles, Hugo regagna tristement la rue Saint-Michel pendant que le mire entra dans le palais et se rendait auprès du roi pour lui faire sa visite habituelle.

Louis était assis dans son cabinet à une table sur laquelle se trouvait une cassette d'ébène entr'ouverte ; il avait l'air de s'amuser à compter une douzaine de petits osselets blancs qu'il en avait tirés, et qu'il y laissait retomber un à un avec un bruit sec qui paraissait ne pas trop lui déplaire.

Au moment où il vit entrer son médecin, il s'écria :

— Ah ! Coittier, te voilà ! tu viens à propos. Tiens, regarde donc comme le nombre de mes petites dents de lion augmente chaque jour. Bientôt nous en aurons assez pour faire un charmant collier. Pâques-Dieu ! ne sont-elles pas aussi blanches que la neige ?

— Blanches comme la neige qui vient de tomber, sire, répondit Coittier. Malheureusement elles sont bien aiguës aussi.

— Que veux-tu dire par là ?

— Sire, écoutez-moi, reprit le mire, je crains une chose...

— Et quoi donc ? interrompit le roi piqué de curiosité.

— Je crains, vu l'état où vous êtes, que bientôt ces dents ne vous mordent plus àprement que si elles se trouvaient encore dans la bouche de ceux à qui on les a arrachées.

— Comment cela ? s'écria Louis en retirant vivement ses mains de la cassette.

— Ce comment-là, je ne puis vous l'expliquer en ce moment, répondit Coittier en prenant un air de plus en plus sérieux. Votre horoscope n'est pas encore assez clair pour cela. Permettez-moi seulement de rappeler à Votre Majesté ce jeune garçon aux trois lentilles et la prédiction que je vous ai faite à son sujet.

— Pour le coup, tu veux me faire rire, exclama le roi. Car, enfin, comment ces dents qui sont là tranquillement enfermées dans ma cassette pourraient-elles mordre encore ? Mais tu viens là de me rappeler notre garçon aux lentilles. Est-il encore en vie ? Et se trouve-t-il toujours chez maître Escabeau ? Comment donc se fait-il qu'il n'ait pas, jusqu'à présent, songé à faire usage de mes lettres patentes ?

A cette question posée pour ainsi dire à brûle pourpoint, le mire voulut répondre que l'intention d'Hugo était de se prévaloir de ces lettres en faveur des trois enfants du duc de Nemours. Mais il se retint aussitôt, jugeant prudent de ne pas toucher un point aussi difficile.

— L'heureux garçon vit encore, répliqua-t-il, il est en bonne santé, et, pour autant que je sache, il est toujours au service de maître Escabeau. Il ne fera probablement usage de ses lettres qu'au moment où sera épuisé le petit trésor qu'il tient de la faveur de Votre Majesté.

Ici l'entretien de Louis et de son médecin ordinaire prit une autre direction et il n'eut plus pour objet que l'état de santé du roi, qui, après les affaires de son gouvernement, faisait la principale préoccupation de son esprit.

## CHAPITRE X.

### DÉVOUEMENT FRATERNEL.



e même jour, comme Lazare faisait sa visite accoutumée à la Bastille, Jacques d'Armagnac lui dit d'une voix suppliante :

— Brave homme, mon pauvre frère est très mal. Regardez vous-même comme il est pâle et souffrant.

Ce qui le tourmente surtout, c'est la peur qu'il a de vous. Ayez donc un peu de pitié, brave homme, et laissez-lui le peu de dents qui lui restent encore.

— Je croyais cependant que, grâce à ma dextérité, ma pince avait cessé de vous paraître aussi redoutable que vous le croyiez d'abord, répliqua le dentiste presque offensé de l'observation que l'enfant venait de lui présenter. Car enfin on ne peut mieux faire la chose. Quant à épargner ton frère, je ne puis ni ne l'ose, puisqu'il faut que je remette chaque jour deux dents au roi, telle étant sa volonté expresse.

A cette réponse désespérante, Jacques se mit à regarder avec une angoisse et une compassion inexprimable

mables son frère, dont la figure pâle et contractée eût provoqué la pitié dans une pierre elle-même. Après quelques moments de muette réflexion, il témoigna, par un petit signe, à l'opérateur le désir de lui dire un mot à voix basse. Le géant se pencha et présenta son oreille aux lèvres de l'enfant qui lui dit de manière à ne pouvoir être entendu de son frère :

— Arrachez-moi deux dents chaque jour, et épargnez ce pauvre petit.

Au même instant Lazare détourna le visage en essayant deux grosses larmes qui venaient de jaillir de ses yeux. Le géant pleurait. Ce trait touchant de dévouement fraternel avait remué jusqu'au fond du cœur cet homme qui paraissait inaccessible à tout sentiment de pitié. Le gardien, qui avait tout compris, ne put se défendre de céder à la même émotion. Aussi il se fit en ce moment un court et solennel silence, que nul ne songea à troubler. Il semblait que l'horrible cachot fût transformé pour un instant en un lieu saint; car les deux prisonniers, Lazare et le gardien, tous ensemble élevalent leur âme vers Dieu comme dans une prière. Sans doute, si le roi, pendant ce moment-là, avait pu se trouver présent, il n'aurait pu s'empêcher de faire grâce à ces pauvres enfants, et son cœur n'eût pu rester fermé à la pitié.

Lazare fut le premier à rompre le silence qui avait régné jusqu'alors.

— Mais, mon cher petit, reprit-il d'une voix tremblante d'émotion, comment ferons-nous quand tu n'auras plus une seule dent à me donner? Il faudra bien que je finisse par en arracher deux à ton frère et le faire souffrir doublement.

— Oh! d'ici là mon frère aura le temps de se rétablir, répondit Jacques avec chaleur. Et qui sait? Le roi peut-être adoucira sa rigueur, ou quelque secours inattendu peut nous arriver. Dieu est bon, et je ne désespère pas de sa clémence. Faites donc, brave homme, ce que je vous ai demandé, et nous prions tous deux pour vous.

Alors le dentiste ne résista plus; après avoir obtenu du gardien la promesse du secret, il arracha deux dents à Jacques qui supporta la double opération avec le plus grand courage, de crainte de faire trop de chagrin à son frère. Cependant François avait deviné le sacrifice que l'affection de Jacques lui avait fait avec tant de joie. Aussi il se précipita dans ses bras en sanglotant, et il le serra sur son cœur avec une effusion inexprimable. Celui-ci, heureux d'avoir pu épargner un moment de souffrance à son pauvre frère, oublia dans cet embrassement ce qu'il souffrait lui-même. Il se souvenait seulement que sa mère, avant de mourir, leur avait recommandé à tous de bien s'aimer les uns les autres, et se disait qu'il avait obéi aux dernières paroles de sa pauvre mère aussi bien qu'à la voix de son propre cœur.

Quand Lazare, muni des deux dents de Jacques, entra dans le Louvre, il se heurta contre Coittier qui l'apostropha d'un ton aigre et sec.

— Hé! maître, avons-nous déjà opéré aujourd'hui les deux petits prisonniers? Aurons-nous longtemps encore à tirer des dents et à gagner de l'argent?

— Messire Coittier, répliqua l'homme de la rue du Feurre avec un visible embarras, croyez bien que je donnerais tout au monde pour ne plus être forcé de remplir cet horrible office. C'est la commisération

seule qui me fait encore aller chaque jour auprès de ces pauvres petits...

— Vous parlez de commisération? interrompit le mire étonné d'entendre un mot semblable sortir de la bouche de l'arracheur de dents.

Alors le géant se mit à lui raconter, avec une émotion dont on ne l'aurait pas cru capable, la scène touchante qui venait d'avoir lieu à la Bastille, et dont il avait été lui-même témoin et acteur tout ensemble. A ce récit, Coittier se sentit ému jusqu'au fond du cœur, et, serrant avec effusion la main du dentiste :

— Nous nous reparlerons, lui dit-il à voix basse.

Lazare ayant été admis auprès du roi, déposa sur la table les deux dents de Jacques.

— Ah ça, compère, lui demanda Louis d'un ton de bonne humeur, comment se portent mes jeunes lions? Penses-tu qu'ils seront apprivoisés quand ils n'auront plus de dents?

— Sire, répondit l'homme de la rue du Feurre, je pense que le plus jeune aura bientôt cessé de vivre, tant je l'ai trouvé bien affaibli. Quant à l'autre, il y passera un peu plus tard; car l'un ne saurait vivre sans l'autre.

— Soit, reprit Louis avec une indifférence pleine de cruauté. En ce cas, ils t'épargneront la peine de leur tirer les dents, et à moi celle de m'occuper d'eux plus longtemps.

— Votre Majesté veut-elle que je continue à opérer le plus jeune des deux lions pendant qu'il est malade? demanda Lazare avec un calme plus apparent que réel.

— Certainement oui, répliqua le roi. Tu continueras aussi longtemps qu'il aura la force de desserrer les mâchoires.

— Fort bien, sire, repartit Lazare.

Puis, ayant pris congé du roi, il sortit à reculons du cabinet.

Le lendemain, Louis répéta la même question que la veille :

— Eh bien! compère, comment se portent mes petits lions? Le plus jeune va-t-il un peu mieux?

— Sire, répondit le dentiste, la maladie a fait des progrès si rapides, que j'ai grand peur de ne pouvoir apporter demain qu'une seule dent à Votre Majesté; car ce n'est qu'avec des efforts inouïs qu'il m'a été possible d'introduire ma pince dans la bouche du plus jeune de nos deux prisonniers; il est pris de convulsions et serre les mâchoires ni plus ni moins que les lèvres d'un étou.

— Pâques-Dieu! reprit Louis avec un horrible sang-froid, ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, ce serait de mourir avant d'avoir mis en pratique les leçons que son père lui a données par ses détestables exemples. Sur ce, maître Lazare, que Dieu t'ait dans sa sainte garde.

C'était par ces paroles sacramentelles que le roi avait coutume de congédier les gens qui lui avaient apporté quelque bonne nouvelle ou dont il voulait remercier le zèle par un témoignage de politesse.

— Coittier, dit-il un peu plus tard à son mire, sais-tu ce que notre arracheur de dents vient de m'apprendre? Il m'a dit que le plus jeune des Armagnac se trouve malade, et qu'il pourrait fort bien s'en aller prochainement quelque part d'où l'on ne revient pas. Je voudrais donc que tu te rendisses à la Bastille et qu'après avoir examiné l'état du garçon, tu viusses

...elle qui me fait encore aller  
 ...es pauvres peints...  
 — Vous parlez de commiseration  
 ...ire étonné l'entendez ou non  
 ...ouche de l'arracher de dents.  
 Alors le gisant se mit à lui  
 ...on doit ou ne l'aurait pu en  
 ...ouchante qui venait d'arriver  
 ...avait été lui-même témoin de  
 ...ce récit, Coëtier se sentit  
 ...eur, et, serrant avec élan la  
 ...Vous vous rappelez-vous  
 ...re ayant été alors après  
 ...table les deux dents de long.  
 — Ah çà, compère, les hommes  
 ...omme l'humour, comment se  
 ...enues-tu qu'ils soient approuvés  
 ...plus de dents?  
 — Sire, répondit l'homme à  
 ...e pense que la plus grande  
 ...ant j'ai trouvé bien difficile  
 ...passera un peu plus tard, car  
 ...ans l'autre.  
 — Soit, reprit Louis avec un  
 ...le crani. En ce cas, le Cap  
 ...eur tirer les dents, et il moi  
 ...plus longtemps.  
 — Votre Majesté veut-elle  
 ...e plus jeune des deux  
 ...demanda Lazare avec un  
 ...Certainement oui, répondit  
 ...ousai longtemps qu'il sera  
 ...nâchoires.  
 — Fort bien, sire, reprit  
 ...Puis, ayant pris congé  
 ...la cabinet.  
 Le lendemain, Louis repâta  
 ...a veille :  
 — Eh bien! compère, comment  
 ...petits ions? Le plus  
 — Sire, répondit le dentiste  
 ...progrès si rapides, que je  
 ...porter demain qu'un  
 ...car ce n'est qu'un  
 ...possible d'introduire  
 ...eune de nos deux  
 ...ions et serre les mâchoires  
 ...lèvres d'un éton.  
 — Plagues! dit-il, reprit  
 ...sang-froid, ce qui  
 ...ce serait de mourir  
 ...egons que son  
 ...exemples. Sur ce,  
 ...sa sainte garde.  
 C'était par ces  
 ...rait costume de  
 ...oporté quelque  
 ...conservier le rôle  
 — Coëtier, dit-il  
 ...ais-tu ce que  
 ...rendre? Il n'a  
 ...se trouve malade,  
 ...prochainement  
 ...le voudrais donc  
 ...qu'après avoir examiné.



Jules David

507  
 Delley

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures et Confections de R. Hopteau, 2, Vivienne, 42 — Modes et Alphonse, 2, de Helder, 22 — Plumes et  
 Fleurs de Perrot Petit, 2, de la Bourse, 12 — Poussemonterie et Rubanad, Andoyer à la Ville de Lyon — Membres  
 de Chapron, 2, de la Paix, 11 — Parfums de Legend, fournisseur de S. M. l'Empereur et des  
 Cours Étrangères — Envoi de la M. de Commission Lassalle et C<sup>e</sup>, Louis le Grand, 3.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Publisher Office, 25, Great Street, Soho. NEW YORK Pierce & C<sup>e</sup> General Agent  
 MADRID, P. J. de la Vina





m'en rendre compte immédiatement. Car, enfin, maître Lazare peut être fort expert dans son état, sans l'être pour cela à juger d'un cas de maladie et de ce qui doit s'en suivre.

Le mire se hâta d'exécuter l'ordre du roi, et revint directement au Louvre pour donner connaissance à son maître de ce qu'il avait vu.

— Sire, lui dit-il, Lazare a dit vrai. Le jeune Armagnac aura de la peine à atteindre la journée de demain. Cela est facile à voir, et vous le diriez vous-même au premier coup d'œil. Du reste, il n'y a pas à s'en étonner. Se trouver continuellement enfermé dans une cage, où le corps est toujours dans une position forcée, tellement qu'on ne peut ni se tenir debout, ni s'asseoir, ni se coucher; être privé d'air et de mouvement; passer chaque jour par les mains d'un massacre; avoir pour toute nourriture du pain noir que les gencives endolories ne peuvent pas seulement mâcher; vivre dans des transes et des angoisses auxquelles rien ne permet d'espérer de voir mettre un terme, en voilà plus qu'il n'en faut pour briser une nature aussi délicate que celle de ce garçon.

(La suite au prochain numéro.)

## L'ABBÉ BERTHELOT.

(Voyez le numéro précédent.)

— « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » a dit Jésus-Christ : il ne convient pas, monsieur le comte, d'entretenir outre mesure une douleur qui, en diminuant le ressort de l'âme, peut nous induire à négliger nos devoirs permanents, ou à ne les accomplir qu'avec découragement et tiédeur. Le pieux souvenir que madame la comtesse a conservé de sa mère, est légitime et louable; mais il ne faut pas l'exagérer comme les femmes sont quelquefois trop portées à le faire. J'ai en ceci l'exemple de ma propre mère : les natures délicates, dépravées peut-être, ont fait la découverte redoutable et impie de la volupté de la douleur; malgré sa sombre hypocrisie, on ne la doit pas moins fuir que les autres, cette volupté terrible... la plus destructive peut-être, ajouta-t-il d'une voix profonde, la plus contraire aux devoirs de l'homme envers soi-même. Moins nous parlerons du triste sujet auquel nous allons dans trois jours payer notre tribut, mieux vaudra, croyez-en ma propre expérience, monsieur le comte. J'irai voir madame la comtesse souvent et de grand cœur, mais je me ferai mondain pour elle : il ne faut pas être curé plus qu'il ne convient, dans l'intérêt même de la cause du bon Dieu, et pourvu que l'on conserve sa soutane, on n'est pas tenu d'être toujours en surplus.

L'abbé Berthelot tint parole, et devint bientôt un hôte habituel du château : il plut beaucoup à la comtesse, et s'attacha lui-même fort affectueusement à elle.

M. de la Chesnaye, doué d'une activité dévorante et d'un incroyable besoin de mouvement, s'était lancé dans une série d'entreprises industrielles dont le soin l'absorbait tout entier. Aussi, bien qu'il adorât sa femme, passait-il rarement plus d'un mois de suite au château que la comtesse habitait toute l'année, et

où elle avait pour compagnie ordinaire madame de Mornais, tante maternelle du comte. Madame de Mornais était une grosse personne, aux bras courts, extrêmement myope au moral comme au physique, exclusivement née pour faire de la tapisserie et jouer aux cartes, dépourvue de toute pénétration, incapable d'un raisonnement quelconque, cuirassée d'une indifférence profonde et d'un tranquille dédain pour tout ce qui n'appartenait pas directement à la série très restreinte d'idées toutes faites, qui se carraient à l'aise dans son cerveau et dont elle se servait, comme les gens qui jouent du cor emploient les tubes divers à l'aide desquels ils modifient le ton de leur instrument. Visage bouffi, peau veloutée, teint rose, trente-deux dents courtes et blanches, sourcils nuls remplacés par un arc très artistement fait avec la tête d'une épingle enfumée, cheveux fins et blonds, mains petites et blanches, pieds mignons, mais engorgés à la cheville. Madame de Mornais ne voyait dans l'abbé Berthelot qu'un *ecclésiastique* ordinaire, et le traitait sans plus de considération que n'en avaient pour leurs chapelains les seigneurs féodaux. Son interlocuteur habituel, son partenaire de prédilection était M. du Portal, gentilhomme de cinquante-cinq ans, qui avait essayé de faire un peu de chouannerie en 1830, se croyait Breton bien qu'il fût né en Picardie, et s'imaginait très sincèrement être le collègue de Charrette et des Lescure. Ancien garde du corps de Charles X, il avait avec lui une ressemblance singulière, qu'il augmentait encore en arrangeant ses cheveux comme le faisait le roi, et comme nos vieilles pièces de cinq francs le consacrent.

Possesseur d'une fortune considérable, il était resté garçon par affection pour son unique neveu, « le jeune monsieur du Plessis, » qui venait inaugurer cette année une redevance, récemment convenue, de deux mois de cour et de petits soins à payer annuellement à son oncle.

Son oncle, qui l'avait fait élever selon ses idées et, à ce qu'il croyait, en parfait gentilhomme, avait trouvé en lui une rare docilité. Il avait tenu opiniâtrément à ce que son fils d'adoption fût avant tout bon écuyer et fort à l'escrime. Puis il lui avait fait faire ses études à Paris, en qualité d'externe libre dans un collège, sous la direction d'un abbé de sa connaissance, homme fort savant et fort spirituel, mais des plus mondains. Le côté des arts d'agrément n'avait pas été négligé. Paul du Plessis avait eu pour maître de danse un premier sujet de l'Opéra, Kalkbrenner pour professeur de piano, Bordogni pour maître de chant, et pour maître de dessin je ne sais plus quel paysagiste à la mode au faubourg Saint-Germain. Le jeune homme avait agréablement réussi dans ces diverses choses, sans montrer de prédilection particulière pour aucune. Il les possédait isolément sans qu'aucun lien les unit entre elles, et passait indifféremment de l'une à l'autre, sans les embrasser jamais toutes ensemble dans un sentiment commun. Il n'avait nul soupçon de la philosophie de ses connaissances, et sa science manquait absolument de synthèse. Ce n'était, du reste, ni son oncle, ni son précepteur qui eussent pu se charger de cette partie élevée de l'éducation, — généralement et particulièrement négligée et méconnue, — et tout le côté moral du pauvre garçon était resté absolument en jachère, sans qu'aucune herbe folle y eût été brûlée,

sans qu'aucune bribe d'engrais y fût tombée, sans qu'aucun coup de houe en eût entamé le sol compact et pierreux.

Par-dessus le marché, le bonhomme du Portal n'était pas religieux : il en était toujours aux abbés galants de la régence, et traitait comme tel l'abbé Berthelot lui-même, auquel il frappait amicalement sur l'épaule, qu'il regardait en clignant malicieusement de l'œil quand s'égarait dans la conversation quelque allusion scabreuse, et qu'il appelait « gaillard » et « bonne pièce. »

Paul du Plessis avait été mené de bonne heure dans le monde et dirigé dans ses premières aventures par son oncle lui-même, qui rangeait les exploits galants parmi les illustrations d'un gentilhomme.

Livré à lui-même à sa majorité, il vivait seul et libre à Paris depuis quatre ans, ne faisait absolument rien autre chose que monter à cheval, faire des armes, tirer aux pigeons, suivre l'Opéra, bien vivre et, selon l'expression de son oncle, « servir les dames. » C'était un joli garçon, brun, aux yeux bleus, habillé ordinairement comme un domestique anglais, et qu'on eût pris facilement, en grande tenue, pour un Américain de distinction. Sans passions et très ordonné dans sa conduite, il ne dépassa jamais pour ses dépenses la pension de mille écus par mois que lui faisait son oncle, si ce n'est une fois; mais ce fut de propos délibéré, un de ses amis lui ayant démontré la nécessité de simuler une dette quelconque pour que rien ne manquât à sa renommée de gentilhomme, et pour donner à M. du Portal le droit de parler des folies de son neveu.

Présenté par son oncle au château, cordialement accueilli par le comte alors présent, gracieusement reçu par la comtesse qu'il trouva jouant avec les deux plus jolis enfants qu'on puisse imaginer, M. Paul ne douta pas un seul instant que madame de la Chesnaye ne dût être la docile héroïne du petit roman qu'il se proposait bien de mettre en action pendant son séjour à la campagne.

La chose, dans l'application, lui présenta des difficultés inattendues : madame de la Chesnaye n'avait pas en elle trace de coquetterie. Guidée, au contraire, par une piété solide et des principes sérieux, elle avait enfermé sa vie dans l'amour de son mari et de ses enfants. Mais M. de la Chesnaye était si souvent absent!

Paul du Plessis était depuis trois mois à la Chesnaye et ne parlait point de partir. Il avait compris que la tactique parisienne ne réussirait point auprès d'une femme comme la comtesse, et après avoir, sans succès, essayé d'appliquer divers procédés qu'il tenait de son oncle, il avait fini par adopter, de dépit, le plus sûr peut-être, mais le plus dangereux, celui qui consiste à devenir d'abord amoureux soi-même de la personne dont on veut se faire aimer.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, le moyen n'avait pas été absolument sans effets : non que ces effets fussent encore très positifs et directement au bénéfice de M. Paul du Plessis, mais enfin il y avait eu un résultat produit.

Rompue au train ordinaire de sa vie, la comtesse s'ennuyait beaucoup moins que ne le supposaient la vieille Brigitte et les bons habitants du petit village de la Chesnaye; mais il est bien vrai que, depuis la pré-

sence de M. du Plessis au château, la comtesse percevait d'une façon plus nette le sentiment de sa solitude. Depuis trois mois M. de la Chesnaye avait passé deux fois huit jours auprès d'elle, et, depuis son dernier départ, toutes ses lettres annonçaient d'indispensables prolongations d'absence. La comtesse en éprouvait une irritation singulière, et une impatience vague et toute nouvelle avait remplacé sa quiétude ordinaire. En somme, — et ceci fait grandement l'éloge de la vertu native de madame de la Chesnaye, — les assiduités de Paul du Plessis n'avaient fait jusqu'alors qu'éveiller chez elle le légitime désir de la présence de son mari, qu'elle ne voyait plus que pourvu de tous les charmes d'un amant. Elle écoutait volontiers le courtisan de son cœur et subissait même son influence; mais il réalisait le *sic vos non vobis* de Virgile, tressant le nid pour un autre : madame de la Chesnaye rêvait l'amour dans le devoir! Si le comte peu avisé fût revenu, il eût trouvé l'amante dans la femme, et rien n'eût manqué à la mystification du pauvre séducteur; mais le comte ne revint pas.

Huit longs jours s'étaient écoulés depuis la dernière lettre de M. de la Chesnaye; la comtesse se sentait prise d'une invincible mélancolie, elle n'attendait plus... que les visites de M. du Plessis, qui savait si bien occuper une place trop longtemps vide. Le feu secret qui couvait dans le cœur de la comtesse commençait à rayonner quelques reflets vers le foyer qui l'avait allumé.

Ce n'était pas madame de Mornais qui eût pu jeter de l'eau sur ce rudiment d'incendie : elle trouvait Paul du Plessis incomparable, et n'avait pas plus de goût que de talent à lire dans les âmes. Quant à M. le baron du Portal, il savait trop à point accaparer sa fidèle admiratrice, disparaître dans certains cas, lever les lièvres de la conversation ou rompre les chiens quand ils faisaient fausse piste, pour ne pas mériter le soupçon d'une coupable connivence.

Le lendemain de cette soirée dont nous avons vu revenir l'abbé Berthelot, le digne curé de la Chesnaye s'éveilla comme un général un jour de bataille.

A peine avait-il ouvert les yeux, — il était encore de fort bonne heure, — que Brigitte entra, après avoir discrètement frappé.

— Monsieur le curé, dit-elle d'un air confus, j'ai dit sept fois l'acte de contrition et sept fois mon *Confiteor*...

— Pourquoi sept fois? dit l'abbé devenu distrait dès qu'il avait compris qu'il ne sagissait que d'un cas de conscience de Brigitte; pourquoi pas six ou pas huit? Vous eussiez demandé mentalement pardon à Dieu avec un sincère regret de la faute commise et la ferme volonté de n'y plus retomber, que cela eût encore mieux valu. N'importe, se hâta-t-il d'ajouter, vous avez agi à bonne intention; allez et ne péchez plus, si c'est possible. Voilà tout ce que vous aviez à me dire?

— Il y a le père Sauvageot qui vous fait demander, monsieur le curé; son garçon est là qui vient vous quêrir; il paraît que le pauvre cher homme est bien bas.

— Dites que j'y vais, Brigitte.

— Faudra que vous passiez par le chemin d'*au long* du parc; à travers champs, vous n'en sortirez pas sans y laisser vos souliers, sauf votre respect. Il a

tombé de la pluie toute la nuit comme si on la donnait pour rien.

— Eh bien ! dit l'abbé, se répondant à lui-même, en revenant j'irai au château.

La pluie et le vent avaient cessé avec la nuit : le soleil montait dans un ciel pur, éclairant de ses rayons éclatants, à travers une atmosphère d'une transparence merveilleuse, les ravages causés par la tourmente.

Les allées du parc de la Chesnaye étaient jonchées de feuilles et de menues branches ; quelques arbres même avaient été couchés ou *étêtés* par l'autan. Les massifs de dahlias, battus par la bourrasque et chargés par la pluie, gisaient renversés sur le sol, couvrant de leur frondaison lourde et sombre les touffes écrasées des chrysanthèmes d'automne et des asters. Les herbes et les feuilles commençaient à se redresser sous l'influence du soleil : les parterres, les taillis et les bois étaient pleins de leurs bruissements, mêlés au fourmillement confus causé par l'agitation affairée de tout un petit monde animal, plus ou moins éprouvé par les désastres de la nuit.

Pendant que l'abbé Berthelot se rendait auprès du moribond qui réclamait son ministère, la jeune comtesse de la Chesnaye se levait mélancolique et songeuse.

Coiffée d'un large chapeau de paille et chaussée de petites mules de bois, trop élégantes et trop fines pour mériter le nom de *sabots* qu'elle leur donnait, elle se disposait à descendre au jardin, quand ses enfants, au bruit qu'elle fit, sortirent de leur chambre et coururent après elle. Leur vue provoqua chez la comtesse un mouvement d'expansion passionnée : elle les prit dans ses bras et les couvrit de baisers. Cependant elle trouva qu'il faisait « trop mouillé » pour qu'ils pussent sans inconvénient l'accompagner dans sa promenade, et pria leur bonne de les retenir sur la terrasse sèche et sablée qui régnait au-devant du château.

Armée d'une paire de ciseaux, la comtesse entreprit de couper les fleurs flétries ; mais elle renonça bien vite à cette occupation, aimant mieux promener sa rêverie par les allées du parc, où elle s'engagea, écoutant chanter les oiseaux et roulant entre ses doigts la tige d'une rose du Bengale à peine éclose, dont elle respirait, par instants, le parfum suave et léger.

L'allée qu'elle suivait l'ayant conduite à une terrasse qui avait vue sur la campagne, elle s'assit sur le rebord de l'espèce de parapet que présentait le mur du parc, assez bas en cet endroit, et au pied duquel passait un chemin sablonneux. Au moment même où la comtesse paraissait sur la terrasse, M. Paul du Plessis, à cheval, débouchait dans le chemin.

Le cavalier, en selle, se trouvait juste au niveau de la dame, et la conversation n'était pas difficile. La foi en son étoile, que cette rencontre inattendue donna subitement à M. du Plessis, le rendit plus hardi ; le petit obstacle du mur qui les séparait rendit peut-être la comtesse moins réservée ; la situation d'ailleurs était poétique et gracieuse, et la nature, par certaines influences et certains aspects, est quelquefois plus complice qu'on ne pense de certains méfaits dont elle s'accomode volontiers. La conversation fut longue, la cloche du château avertit seule la comtesse du temps qui s'était écoulé : elle se leva rougissante et honteuse.

— Comtesse, dit M. du Plessis, donnez-moi cette rose en souvenir des instants adorables que je viens de passer près de vous.

La comtesse lui tendit la rose sans prononcer une parole.

— Ne venez pas ce soir, dit-elle ensuite, en regardant à terre d'un air distrait ; quelque chose me dit que l'abbé viendra.

— Non, pas ce soir, dit Paul du Plessis, ivre d'espérance, mais tout à l'heure...

— Adieu, dit la comtesse...

— Adieu, dit le jeune homme.

Et il partit. A quelque deux cents pas, pourtant, il s'arrêta : la comtesse n'avait pas quitté sa place. Elle lui fit signe de s'éloigner ; il répondit par un signe de tête négatif. A ce moment parut dans le chemin l'abbé Berthelot, que ni l'un ni l'autre ne virent. La comtesse posa le bout des doigts de sa main droite sur sa bouche, et un baiser passa presque au-dessus de la tête de l'abbé. Alors les deux amants, en baissant leurs yeux, l'aperçurent, et ils s'envolèrent en tourtereaux effarouchés.

L'abbé Berthelot s'arrêta sur place, comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Puis son esprit et ses jambes se délièrent. Que faire ? fut sa première pensée, et il l'exprima tout haut. Le cas était, en effet, assez embarrassant.

— La comtesse lui a envoyé un baiser, dit-il avec stupéfaction, comme s'il se l'annonçait à lui-même ; c'est là un fait positif, irréfutable ! Évidemment ils se séparaient lorsque je suis apparu. Y avait-il eu rendez-vous ou rencontre fortuite ? La comtesse serait-elle assez fragile pour ?... C'est impossible ! Oh ! jour d'une splendeur fatale ! chants d'oiseaux, senteur des bois, séduction redoutable de la perfide nature, deviez-vous aussi conspirer contre elle ? O souvenir implacable ! ajouta-t-il avec une tristesse profonde, ne me feras-tu donc jamais grâce ? Mais que faire. Seigneur Dieu, que faire ? Votre divin Fils a dit : « Ne pensez ni comment vous parlerez ni à ce que vous devrez dire ; ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. » Je me fierai donc à sa parole, car je ne crois pas à ma sagesse.

Là-dessus, l'abbé Berthelot se dirigea d'un pas résolu vers le château, où il fut bientôt arrivé. Il se fit annoncer : la comtesse l'attendait. Les pommettes empourprées, l'œil brillant, elle attisait le feu d'une colère factice sur laquelle elle comptait pour déconcerter l'abbé. Profondément pénétrée de la gravité de son imprudence, elle se roidissait contre toute censure, et se haussait d'autant plus dans sa dignité qu'elle se sentait plus diminuée dans son estime. En un instant, tous les mauvais sentiments qui séjournent au fond des cœurs se mirent au service de son orgueil et de son dépit.

L'abbé Berthelot était fort pâle, mais calme : son regard était triste et doux. Sa seule vue, malgré qu'elle en eût, produisit une certaine impression sur la comtesse, à laquelle ce devoir vivant imposait. Mais M. du Plessis allait venir, il s'agissait de se délivrer de l'abbé en le décourageant dès le début, et tel est l'entraînement fatal auquel il faut, bon gré, mal gré, qu'on cède dès qu'on a mis le pied hors de la voie droite, que la comtesse fut inévitablement poussée à des mesures de rébellion, d'injustice et de dureté, qu'elle n'eut pas,

heureusement pour son honneur, le temps de réaliser. Une protection providentielle était entrée chez elle avec l'abbé Berthelot.

— Comment se portent vos chers enfants, madame la comtesse? dit-il avec une émotion tendre qui faisait trembler sa voix.

— Fort bien, monsieur l'abbé, répondit la jeune femme d'un ton bref qui cherchait la hauteur. Ils me demandent chaque jour leur père, qui les confond avec moi dans un étrange oubli.

— N'avez-vous pas reçu de nouvelles de M. de la Chesnaye?

La femme de chambre entra.

— Une lettre pour madame la comtesse, dit-elle en présentant un pli.

— Ah! en voici sans doute, dit avec joie l'abbé Berthelot, croyant à un secours inattendu.

— Vous permettez? demanda la comtesse, en rompant précipitamment le cachet de ses doigts tremblants.

La lettre était de M. du Plessis : une inspiration bien malencontreuse pour lui qu'il eut là!

Voici ce que contenait cette lettre, aussi rapidement écrite que maladroitement conçue :

« Ce maudit abbé a tout vu ; il va courir chez vous ; ces gens-là ont toujours la rage de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Je ne vous verrai que ce soir, ne voulant pas risquer de me rencontrer avec mon ennemi. Recevez-le, mais de façon à ce qu'il n'ose pas aborder un sujet dont il n'a pas le droit de s'occuper. Mon oncle me dit qu'il a entendu parler vaguement à un de ses amis, le colonel de la Comterie, de certaine aventure du saint homme, que je saurai et avec laquelle nous le tiendrons. Courage, chère comtesse, l'amour a ses épreuves, mais il a de si adorables récompenses pour les cœurs qui sont à lui!

« Votre chère rose est sur mes lèvres, elle fleurit sous mes baisers.

» A ce soir ! »

Il n'était pas possible d'enfermer en quelques lignes plus de choses choquantes pour les sentiments réels et les délicatesses de madame de la Chesnaye. D'abord le ton général de l'épître lui révélait la grandeur de sa faute : sa religion se trouvait singulièrement froissée de la manière dont M. du Plessis traitait le sacerdoce en général, et en particulier l'abbé Berthelot qu'elle aimait et qui, selon la lettre, de jugé devenait accusé. Et puis, voici que ce tendre mystère, sur lequel osait à peine s'arrêter sa pensée, était déjà profané! M. du Plessis avait un confident, son oncle, dont les théories légères avaient souvent offensé la comtesse. Il n'avait dû son succès qu'à l'indécision vague dans laquelle flottaient les sentiments de la jeune femme, et perdait les bénéfices de l'influence en voulant trop tôt étreindre le fait, dont il dénonçait l'énormité par cela seul qu'il en donnait imprudemment la formule.

Mon Dieu! en y regardant de bien près, peut-être n'y avait-il pas un retour tout désintéressé dans le revirement subit qui s'opéra chez la comtesse; la vertu, dans ce cœur en émoi, ne brillait peut-être pas encore de sa propre lumière; mais cette phrase terrible : — Il l'a dit à son oncle! — la première qu'elle pensa, s'inscrivit en feu sur les murailles, comme le *Mané, Thécel, Pharès* des Écritures, et domina la situation.

Frappée à la fois sur tant de points divers et sensibles, madame de la Chesnaye n'éprouva qu'un sentiment distinct : ce fut une révolte générale et aveugle contre tous les aiguillons qui la blessaient. De même que le cheval qui prend le mors aux dents perd l'instinct de la présence tutélaire de son cavalier et ne sent plus la pression du frein, elle se laissa emporter par sa douleur, sans nul souci du seul être qui pût lui porter secours.

— Eh bien? fit le digne curé d'un ton naïvement interrogatif.

— Monsieur l'abbé, répondit la comtesse, — elle ne l'appelait jamais ainsi, — je ne sais si vous vous rendez bien compte des droits d'un *desservant* sur ses paroissiens?

— Je sais, madame, dit l'abbé Berthelot avec un crève-cœur immense, je sais que je ne suis qu'un pauvre prêtre qui n'a pour lui que sa bonne volonté, mais qui, certes, ne mérite pas la mortification que lui infligent vos paroles.

— Soyez donc franc, monsieur; pourquoi êtes-vous venu ici?

— Pour souffrir, à ce qu'il paraît, madame la comtesse, et parce que j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire.

La douceur et la réserve de l'abbé irritant la comtesse :

— Fort bien, dit-elle, vous faites comme les gens forts, vous vous montrez longanime parce que vous vous croyez puissamment armé contre moi; mais pour s'ériger en censeur des autres, ne faudrait-il pas être irréprochable soi-même?

La comtesse s'arrêta sur le seuil de l'infamie et de la lâcheté qu'elle allait commettre; mais une vague de sang, violemment poussée de son cœur à sa tête, troubla de nouveau ses eprits, et tandis que l'abbé Berthelot la regardait avec stupéfaction, elle ajouta sur un ton plein d'un dédain féroce.

— Connaissez-vous le colonel de la Comterie?

Les sentiments douloureux et invincibles qui, depuis la surprise du baiser, assaillaient le pauvre abbé, avaient trop rudement secoué son âme pour qu'il pût résister à ce dernier coup. Se sentant gagner par les pleurs, il se couvrit le visage de ses mains et chercha, mais en vain, à étouffer les sanglots qui débordaient de sa poitrine gonflée.

La comtesse, brusquement rappelée au sens vrai des choses et prise d'un désespoir profond, se jeta aux genoux du prêtre, prosternée comme la femme adultère aux pieds du Christ, et fondit en larmes.

— Cher monsieur Berthelot, disait-elle avec angoisse, pardonnez-moi, je suis si malheureuse!

— Il faut, en effet, que vous ayez bien souffert, dit le pauvre abbé en s'essuyant le visage, pour avoir conçu la pensée de me parler comme vous venez de le faire, madame la comtesse.

— Oh! mon digne abbé! mon seul ami! mon père! j'ai honte et horreur de moi-même; ne me fermez pas vos bras, mon unique refuge! O chère mère, que j'ai dû l'offenser en traitant d'une façon si indigne un homme que tu aurais aimé sans doute si... Mais elle vous a connu, même, et...

— Oui, comtesse, interrompit l'abbé Berthelot avec une résignation triste. — Allons, décidément, ajouta-t-il, Dieu veut que je parle. — J'ignore ce que vous

savez, madame, ou ce que vous croyez savoir ; mais aucune créature au monde n'avait moins que vous le droit de me jeter à la face les paroles cruelles que vous m'avez fait entendre.

La solennité singulière avec laquelle ceci fut dit impressionna vivement madame de la Chesnaye, dont la pensée parcourut, involontairement et avec une rapidité électrique, tout un cycle de suppositions étranges.

— Mais je ne sais rien, rien que ceci, dit-elle en tendant à l'abbé Berthelot, avec une indicible expression de mépris pour l'objet, la lettre de M. du Plessis. Vous voyez que je sais boire ma honte. Mais parlez, vous avez paru rattacher ma personne à ce fait mystérieux auquel cette lettre fait allusion.

— Ce fait, madame la comtesse, est depuis trente ans enfoui dans mon cœur. Jamais depuis ce temps je ne me suis permis d'y reporter ma pensée, et, malgré les obsessions auxquelles je fus souvent en proie, j'ai toujours cru devoir me priver du soulagement de la confession, dans la crainte d'y retrouver un plaisir qui me semblait criminel. Cette confession que je me suis jusqu'ici refusée, c'est à vous, madame la comtesse, que je voudrais la faire. Votre âme est préparée à l'entendre, vous l'appréciez mieux que personne, et mieux que personne vous en comprendrez l'enseignement. Ce n'est pas toujours, ajouta l'abbé Berthelot avec un sourire plein d'une bonté mélancolique, ce n'est pas toujours aux cœurs trop au-dessus des faiblesses et des passions des hommes qu'il est le plus salutaire de confier ses douleurs : les consciences trop nettes ont quelquefois, comme elles en ont le poli, la dureté du métal. Il y a souvent, au contraire, double profit et consolation double à mettre à nu son âme devant un frère de fautes et d'angoisses, et l'on peut, tout aussi bien qu'au juste, se confesser au pêcheur.

— Cher et saint homme ! s'écria la comtesse en lui saisissant la main qu'elle baisa avec respect.

— Ma confession, c'est mon histoire.

— Parlez, dit la comtesse avec ferveur, mon âme vous écoute.

CHARLES DE LA ROUNAT.

(La suite au prochain numéro.)

### Courrier de Paris.

Vous le savez aussi bien que moi, rien n'est changé à la situation du monde parisien depuis dix jours. L'affluence des voyageurs est de plus en plus considérable, mais Paris continue à se promener hors de chez lui. Aussi, voyez à quel point les chroniqueurs des journaux grands et petits sont aux abois. Ils se prennent à courir de leur côté pour recueillir à droite et à gauche, sur le Rhin, ou au bord de l'Océan, sur les plages de la Manche ou sur les rives de l'Arno, des nouvelles, des anecdotes, des légendes neuves ou vieilles. Celui-ci recommence pour la vingtième fois un éternel article sur Bade, varié par l'opéra-comique de M. Massé, la comédie de MM. Amédée Achard et Jules de Prémaray, la pièce de M. Eugène Guinot ; celui-ci décrit les sites du Mont-Dore en phrases empruntées aux dictionnaires géographiques ; tel autre continue, dans les cent-cinquante livres et brochures que le sujet a inspirés, de longues et neuves impressions de promenades dans les Pyrénées. Il est inutile d'ajouter qu'il en est plusieurs qui font tous ces beaux voyages dans leur fauteuil, sans autres bagages qu'un encrier, une plume et un cahier de papier. Ils pourraient parler des démolitions de Paris, raconter les péripéties de la reconstruction du pont Saint-Michel, pein-

dre et mettre en scène les visiteurs du jardin des Plantes et de ses hôtes privés ou sauvages, décrire la Flore du Luxembourg et de ses parterres réservés, entreprendre des pérégrinations au bois de Boulogne, dire les émotions des cygnes, des oies et des canards plus nombreux que les bateaux qui sillonnent le lac, railler les prétendues fêtes vénitiennes de l'île, s'arrêter au Pré Catelan, dont les fêtes de jour sont très bien fréquentées, et qui réunit, à quatre heures et demie, aux représentations de son théâtre des Fleurs et dans ses allées parfumées d'héliotropes, de résédas et de roses, tout ce qu'il y a d'élégant à Paris ; parler des curiosités que suscite, dans cet établissement unique, la nouvelle installation du bel appareil de pisciculture, qui a été construit tout exprès à Bruxelles, par M. Schram, contrôleur du jardin Botanique, d'après les dessins de M. Suys, architecte ; ils pourraient passer en revue les promeneurs des Champs-Élysées ou bien ceux des Tuileries, ainsi que le faisait, il y a quelques jours d'une façon si piquante, un des plus spirituels journalistes du moment, M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur quotidien du *Courrier de Paris*, dans une fantaisie sur ce qu'il appelle la demoiselle des Tuileries.

« Nous sommes, dit-il, dans le mois des mariages mûrs. A toutes les mairies de Paris sont affichés des mariages d'officiers en retraite avec des demoiselles des Tuileries. Les demoiselles des Tuileries sont un type peu connu. Maintenant que le monde a déserté le jardin des Tuileries pour les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, cette promenade est devenue la Petite-Provence de l'hymen. On n'y trouve plus que des bonnes d'enfants et des demoiselles des Tuileries.

» La demoiselle des Tuileries avoue vingt-cinq ans : elle en a trente bien sonnés. Elle est arrivée à cette époque fatale de la vie d'une demoiselle où l'on dit : Voilà une femme qui a dû être fort bien. Elle a usé simultanément les ressources qu'offrent à toutes les demoiselles à marier le salon, le bal, le spectacle et la promenade. Au salon on la traite avec déférence, mais on la néglige ; les hommes lui préfèrent les femmes mariées même de son âge. Au bal, elle n'a plus que ces invitations de corvée que la maîtresse de la maison impose à ses petits jeunes gens. Au spectacle, elle n'a pas la moindre raison pour maîtriser ses émotions ; personne ne la regarde. Les Tuileries seules lui restent. C'est là qu'elle peut jouer son Waterloo, et souvent son Waterloo se change en Austerlitz.

» La demoiselle des Tuileries n'est pas sans prétentions littéraires. Elle a lu tous les romans qui paraissent. On n'a plus de compliments à lui adresser sur sa beauté, il faut qu'on en fasse à son esprit.

» Si la demoiselle des Tuileries voit passer à sa portée un bel enfant avec des cheveux blonds, elle l'attire à elle, l'embrasse tendrement et pousse un profond soupir. Ce soupir veut dire : J'aurais été si bonne mère, je ne demandais pas mieux.

» On a vu ce moyen réussir auprès de quelque célibataire gouteux : Elle aime les enfants, elle doit être bonne.

» La demoiselle des Tuileries appartient aux Tuileries à titre de meuble, comme la statue de Méléagre ou comme celle de Spartacus. Les gardiens la saluent en vieille connaissance, les loueuses de chaises causent avec elle. La demoiselle des Tuileries a une mère qui l'accompagne, mais cette mère n'a plus qu'un rôle passif ; c'est le souffre-douleur de sa fille, c'est un chaperon inutile qu'on voudrait faire croire encore nécessaire.

» De trente à trente-cinq ans, la demoiselle des Tuileries dissimule la tristesse qui la gagne ; elle s'efforce de sourire. Ce sourire, pâle et froid comme un rayon de soleil d'automne, va chercher tout homme de bonne volonté âgé de cinquante ans au moins, et en particulier les officiers en retraite. Avec eux elle est affectueuse, douce, prévenante ; il faut qu'on dise d'elle : Ce serait une agréable société pour mes vieux jours.

» La toilette de la demoiselle des Tuileries est aussi jeune que possible ; sa couleur favorite est le rose tendre, qui fait croire à la jeunesse. Il faut que les trente-cinq ans, c'est-à-dire trente ans dans son style, soient définitivement sonnés et que le tour de sa bouche se teigne d'une ombre légèrement bistrée pour qu'elle passe au jaune, si elle est brune, et au bleu clair, si elle est blonde ; les femmes mariées seules portent le rose jusqu'à soixante ans.

» Les trente-cinq ans arrivent ; oh ! alors, c'est l'énergie du désespoir, c'est une rage : la demoiselle des Tuileries s'accroche à tout, elle est prête à tout ; elle épousera, si vous voulez, et avec un égal empressement, un jeune homme de dix-huit ans qui veut s'émanciper ou un vieillard qui cherche une garde-malade ; elle consentira à accepter la tutelle des huit enfants d'un veuf ; au besoin elle sera grand'mère le jour de ses noces.

» A quarante ans, le rôle de la demoiselle des Tuileries est fini : elle prend le mariage en horreur ; elle est vieille fille et restera vieille fille ; elle aime mieux encore mourir vieille fille, dit-elle, que de risquer son avenir dans une union qui pourrait ne pas être heureuse. Elle n'est plus demoiselle des Tuileries, elle se retire pour faire place à d'autres. Plaignez-la, car elle a vu tomber feuille à feuille la rose de son bonheur ; elle a passé vingt-cinq ans à rêver d'amour, à espérer, et ce qui lui reste de jours à vivre ne sera plus qu'un long regret, une longue colère contre ceux qui l'ont méconnue.

» Heureusement, comme je le disais en commençant, le nombre des demoiselles des Tuileries diminue en ce moment d'une façon plus heureuse. Le mois de septembre est, pour cette classe intéressante, le moment du mariage. Elles ont semé, pendant toute la belle saison, des sourires, des soupirs, des mots charmants, de douces coquetteries, elles récoltent un mari à la fin de la saison. C'est le moment où les promenades aux Tuileries vont être interrompues par le mauvais temps. Il faut à tout prix triompher ou s'apprêter à recommencer une nouvelle campagne.

» Les demoiselles des Tuileries se connaissent toutes et se fuient. Elles se détestent et ne se perdent pas de vue. Lorsqu'une d'elles se marie, toutes les autres l'apprennent aussitôt et leur émulation s'en accroît de toute leur colère. Une demoiselle des Tuileries qui se mariera la semaine prochaine, disait hier à quelqu'un qui reçoit ses confidences, que cette année la chasse avait été bonne, parce que les beaux jours avaient été nombreux. Ce mois-ci, il y aura quatre mariages de demoiselles des Tuileries au premier arrondissement, sept au troisième, deux au dixième, cinq au deuxième.

» Autre mariage qui prouve jusqu'où va aujourd'hui l'importance de MM. les por..., qu'allais-je dire ! de MM. les concierges.

» Un concierge de Paris, marie, mardi prochain, sa fille au fils d'un autre concierge. La bénédiction nuptiale sera donnée dans une des paroisses les plus élégantes de Paris. Le dîner de noces aura lieu chez l'un des plus grands restaurateurs du quartier de la Bourse. Il y aura quatre-vingts couverts à 20 francs par tête ; total, 4,600 francs. — Le soir, bal et souper, au prix de 4,400 francs : total, 3,000 francs. Il fut un temps où un suisse n'aurait pas osé espérer pour sa fille une dot égale à cette dépense faite pour un jour de noces.

Les théâtres continuent à donner des preuves fréquentes de leur activité ; ils montent et jouent pièces sur pièces ; nous avons eu quatre ou cinq solennités théâtrales cette semaine. Mais qu'il est singulier ce mouvement de la littérature dramatique, qui se manifeste par des traductions !

A l'Odéon, *Louise Miller*, traduction en vers de *l'Intrigue et l'Amour*, de Schiller.

Aux Italiens, *Otello*, traduction en italien de *l'Othello* de Schakspeare.

Au Cirque, *Le roi Lear*, imité de Schakspeare.

Et, il y a quinze jours, c'était au théâtre Lyrique une traduction de *l'Euryanthe* de Weber.

Ajoutez qu'on nous parle encore d'une prochaine traduction de *Roméo et Juliette*.

Est-ce pauvreté d'imagination de la part de nos auteurs ? Ou bien est-ce qu'ils sentent la nécessité de ramener le public au sentiment de l'idéal et de la poésie dramatique, en lui donnant une idée des chefs-d'œuvre des maîtres ?

De toutes ces traductions, la plus importante, au point de vue littéraire, est assurément *la Louise Miller*, de M. Bravard, jouée vendredi pour la réouverture de l'Odéon. La grande tragédie bourgeoise du poète allemand a été étudiée avec soin et rendue avec infiniment de conscience par le poète français. Aucune modification n'a été apportée à l'action, sauf toutefois la suppression au second acte de la scène dans laquelle un vieux valet apporte, de la part du prince, à milady Milford, des diamants que celle-ci refuse en apprenant qu'ils sont le prix de la liberté de pauvres enfants envoyés en émigration, et une légère simplification du dénouement, que le traducteur a eu la prudence de faire beaucoup moins long que celui de l'original. Les pensées et le mouvement du dialogue sont rendus avec une exactitude souvent heureuse ; la facture du vers est facile, mais le tour m'a paru manquer généralement d'originalité.

L'exécution scénique laisse parfois beaucoup à désirer. M. Armand, transfuge du Gymnase, qui débutait à l'Odéon par le rôle de Ferdinand, n'a pas toute l'ampleur et toute la passion que comporte un pareil personnage ; M. Amy, autre débutant, chargé du rôle du président, grasse d'une façon qui n'est pas en harmonie avec la gravité de cet odieux père. MM. Tisserant, Kime et Thiron sont à peu près satisfaisants. Les rôles de femmes sont tenus avec une grande supériorité relative. Mademoiselle Jane Esler trouve des accents fort touchants, et mademoiselle Périga se montre à la fois élégante, digne et passionnée.

Dans *l'Otello* du Théâtre-Italien, Salvini s'est surpassé lui-même. A côté de lui, madame Aliprandi, chargée du rôle de Desdemona, a également produit beaucoup d'effet.

Enfin au Cirque, *le Roi Lear*, imité par MM. Devicque et Crisafully, a été accueilli froidement, malgré l'exactitude de la traduction, peut-être à cause même de cette exactitude qui a laissé subsister dans la pièce française des scènes trop crues pour notre public habitué aux ménagements et aux précautions préparatoires des dramaturges du boulevard. Il faut convenir aussi, à la décharge des auteurs, que leur pièce est déplorablement jouée. M. Rouvière n'a ni la majesté, ni l'ampleur, ni la diction qui conviennent à ce grand type du martyr de l'amour paternel, à ce père Goriot royal et poétique qu'on appelle le roi Lear. Madame Person est une bien triste Cordélia.

Si vous voulez des choses plus gaies, allez voir mademoiselle Déjazet, qui vient de rentrer aux Variétés, où elle joue avec une merveilleuse et juvénile vivacité, où elle chante d'une voix simple, habile et toujours pénétrante, un de ses plus jolis rôles, *Gentil Bernard*. Allez applaudir cette piquante Ninon de l'art dramatique, à qui tant d'ingénues de nos théâtres n'oseraient pas disputer le prix de jeunesse.

A titre de nouvelles, sachez que l'Opéra-Comique nous prépare *Don Pedro*, opéra en deux actes, de M. Poise, et les *Fourberies de Marinette*, pièce en vers de M. Michel Carré, dont M. Crest a écrit la musique. Mademoiselle L'Héritier, la comédienne distinguée, la jeune virtuose hors ligne, remplira le principal rôle dans ce dernier ouvrage.

Julien LEMER.